

## Propos de table. Commentaire des textes du livret de l'École de la Parole par frère Daniel Attinger, frère de Bose.

*Notes prises par Martin Hoegger, 29.9.2015*

### Quelques réflexions sur la lectio divina

La lectio divina combat « l'à-peu-près ».

Chacun a sa manière de la faire. Mais elle se caractérise par une différence par rapport à trois types de lectures : la lecture exégétique (« l'exégèse en Sorbonne »), bien qu'elle ne nie pas sa valeur. Elle se démarque aussi de la lecture fondamentaliste, qui n'exerce pas son intelligence. Cette deuxième lecture ne tient pas compte des catégories de pensée en fonction des cultures différentes. Elle se démarque enfin de la lecture spirituelle, de dévotion.

La lectio divina reprend une expression d'Origène, qui exhorte son disciple à s'appliquer à une « lecture divine » (*Theia anagnosis*). C'est une expression qui provient du monde juif, avec le terme Midrash, qui vient du mot recherche. Non pas une recherche scientifique, mais une recherche amoureuse, comme la bien aimée dans le Cantique des Cantiques.

Elle tient compte de trois éléments. D'abord la conviction que Dieu parle le langage des hommes. Ce langage humain dit moins que ce que Dieu est, car notre langage est limité. D'où la nécessité de chercher à « *augmenter* » les résonances de ce texte. Pour ce faire, il faut tenir compte de l'unité de l'Écriture. C'est le deuxième principe : pour augmenter le sens de ce texte, je dois chercher dans toute l'Écriture. Ce qui donne au texte une dimension infinie. On n'a jamais fini de lire la Bible.

Le troisième élément est que l'amplification du texte ne peut pas aller n'importe où. On peut faire dire à un texte n'importe quoi. Pour l'éviter, il faut le lire à l'intérieur de la communauté chrétienne, qui donne un cadre à la lecture amplifiée. Augustin disait qu'il faut « *lire l'Écriture sur les genoux de l'Église* ». La lire dans le cadre du Credo.

Il y a divers types de midrash. Celui qui veut déterminer une pratique (Halakha). Celui qui raconte une histoire (Haggadah). Le midrash haggadique a comme but de donner du goût, de la saveur à l'Écriture. Ce deuxième type correspond au but de la Lectio divina (mais pas le premier).

Dieu se révèle sur le Sinaï en trois étapes. D'abord par sa voix puissante, qui suscite la crainte. Puis il divise sa voix en dix paroles. Mais ces dix paroles sont tellement puissantes qu'elles sont des flammes de feu. Le peuple n'est pas capable de les entendre. Alors Moïse monte sur le Sinaï et il reçoit les 613 commandements qu'il donne à travers sa voix. La Bible est cette voix à travers laquelle on veut retrouver la Voix de Dieu, le Verbe, le Christ vivifiant. « *Tout verset parle de la résurrection* » disaient les pharisiens contre les sadducéens. Dans la lectio divina nous découvrons Jésus Christ. Au cœur de la Lectio divina, il y a cette recherche du Christ qui nous parle.

Imaginons deux amoureux. Si l'un part, il cherchera à prendre contact avec son partenaire pour lui dire qu'il l'aime. Avec la lectio c'est la même chose. La Bible est la lettre d'amour que Dieu nous écrit. Elle décrit les mille facettes pour nous dire comment Dieu nous aime.

## Jésus à table.

Dans le monde grec, le repas est le prétexte à faire de la philosophie. Voir le Banquet de Platon, où Socrate parle de la sagesse.

Mais dans l'Évangile de Luc le repas n'est jamais un prétexte. Il est le lieu, le sujet de la conversation. Un des aspects du repas provoque une question. Cela montre combien Jésus s'est identifié à nous en vivant notre ordinaire.

Jésus mangeait-il couché ? Luc précise qu'il était « étendu ». (7,39).

Jésus à table c'est l'image d'un Dieu qui participe à et partage notre vie quotidienne. Un Dieu qui est l'époux avec lequel je partage la vie.

### 1. Luc 5,27-35

Chez Luc le collecteur d'impôts s'appelle Lévi, tandis que chez Matthieu et Marc il s'appelle Matthieu.

Ce qui est stupéfiant est la *réaction immédiate de Lévi*. Le lecteur de Luc connaît la puissance de la parole de Jésus, après la vocation de Pierre, qui a été bouleversé. Il n'est pas nécessaire d'en dire plus : quand la Parole de Dieu me rejoint, je ne peux plus résister.

Les *collecteurs d'impôts* dans les Évangiles sont associés aux pires des pécheurs. Ils fixent les taxes à la tête du client. Des gens haïs par la population.

Jésus répond à une double question : pourquoi mange-t-il avec les pécheurs ? Par rapport à Matthieu et Marc, Luc ajoute « *pour qu'ils se convertissent* ». Ce qui est central chez lui est de montrer le besoin de conversion chez chacun. Jésus est venu pour ceux qui désirent se tourner vers Dieu.

La seconde question porte sur le *jeûne*. Chez Marc et Matthieu la question est celle du jeûne volontaire, mais chez Luc elle est de l'ordre de la prescription (Est-ce que vous allez « *faire jeûner* » ?). Dans la Didachè il est demandé de ne pas « jeûner comme les juifs ». Elle demande de jeûner le mercredi et le vendredi, les jours où Jésus a été trahi et crucifié.

La parabole qui suit (vv. 38ss) : ce qui est nouveau est faire jeûner, mettre la pièce d'étoffe nouvelle, le vin nouveau. Ce qui est neuf sont les prescriptions sur le jeûne. Alors que Jésus est le vieux. Les prescriptions rabbiniques sur le jeûne sont récentes, elles ont été ajoutées par la tradition des hommes, comme celles sur le mariage. Il prétend rétablir un ordre précédent les ajouts rabbiniques. Il se réfère à ce qui est plus ancien. Ceci nous permet de comprendre le verset final : « *quiconque boit du vin vieux n'en désire pas du nouveau, car il dit le vieux est meilleur* ». (5,38)

Il y a là l'image d'un Dieu qui aime les hommes, non d'un Dieu qui donne des prescriptions. Un Dieu qui continue à les aimer, malgré leur péché. Il est vraiment l'époux qui participe à nos joies et nos peines.

### 2. Luc 7,36-50

Dans ce texte, Jésus est invité chez un **pharisien**. Un pharisien n'est pas une personne détestable, comme on l'a compris dans la tradition chrétienne. C'était la crème de la société. Le pharisaïsme est un mouvement juif né après l'exil qui se demandait comment être juif quand le temple n'existe plus. C'est le mouvement qui a pris conscience que l'essence du judaïsme est de pratiquer la justice et la miséricorde, non les sacrifices (Os. 6,6). Ils étaient répandus dans tout Israël ; dans les synagogues où on étudiait la Torah. Jésus était sans doute fils d'un pharisien, qui participait à la vie de la synagogue de Nazareth. Le double commandement d'amour était une donnée du monde

pharisien (voir Luc 10,27 où le juif pharisien donne la bonne réponse sur ce double commandement). S'il y a une telle polémique entre Jésus et les pharisiens dans les évangiles, cela est dû à la situation après la destruction du Temple, au moment de la rédaction des évangiles. Les pharisiens introduisent alors une prière qui veut séparer les chrétiens de la synagogue.

En 7,35 il est question de la **Sagesse**. Or le pharisien est justement un fils de la Sagesse, qui connaît l'Écriture. Mais Jésus va lui donner une leçon de sagesse en montrant au pharisien que le geste de la femme démontre qu'elle a compris ce qu'est la sagesse.

La femme qui répand le parfum qui est l'image même du péché. La prostitution est l'image du péché spirituel, se tourner vers un autre dieu. Les gestes que la femme fait sont ceux qu'elle fait avec ses clients. Mais ici c'est elle qui donne, qui paie pour le parfum.

On aurait tort d'exagérer la dimension érotique de ces gestes. La femme les fait en pleurant, non pas pour le plaisir.

A travers une parabole, Jésus explique la sagesse de la femme. Il y est question de reconnaissance : « *lequel des deux l'aimera le plus* » ?

Jésus voit dans l'attitude de la femme une gratitude.

v. 47 : Est-ce l'amour qui provoque le pardon ? Puisque tu as aimé, je te pardonne. Mais alors ce n'est plus de la reconnaissance. En fait cette femme venant vers Jésus sait qu'elle est déjà pardonnée. Son geste est de gratitude : elle remercie pour le pardon qu'elle a déjà reçu.

Jésus discerne aussi dans l'acte de cette femme sa foi. « *Ta foi t'a sauvé* ». Le salut est le don que Jésus lui fait.

### 3. Luc 9,10-17

Luc ne connaît qu'une multiplication des pains, sans doute par volonté de simplification. Mais dans Matthieu et Marc, la deuxième multiplication a un sens précis, car elle a lieu dans un territoire païen. Jésus offre aux païens ce qu'il offre aux juifs. En fait pour Luc c'est dans la vision de Pierre et le repas chez Corneille que le pain est offert aux païens (Actes 10). Dans Luc, Jésus ne va pas chez les païens, sauf une brève incursion.

Luc se limite au strict essentiel. Il a enlevé la note sur la compassion de Jésus pour la foule, l'image du pâturage vert fait allusion au Psaume 23 (22). L'essentiel est résumé dans trois verbes : Jésus *bénit, rompt le pain et le donne* à ses disciples. Des verbes significatifs.

C'est la **bénédition** qui produit l'abondance du pain. Cette bénédiction inscrit l'activité de Jésus dans le monde juif. Tout juif devrait prononcer une centaine de bénédictions chaque jour. Dans chaque office, il y en a déjà une cinquantaine. Tout juif bénit ce que Dieu a créé. Jésus est un juif qui bénit. Dans l'eucharistie, chez Luc, Jésus bénit.

L'élection d'Abraham, au point de départ du peuple d'Israël, est une bénédiction. Dieu bénit Abraham pour, qu'à travers lui, tous les peuples soient bénis. La logique de la bénédiction se récapitule dans la figure du Serviteur souffrant.

Le verbe bénir rappelle donc ici la vocation principale du peuple d'Israël.

**Rompre**. Un verbe utilisé pour parler du geste de la fraction du pain dans la cène. Dans les Actes, on parle de « fraction du pain » pour désigner l'eucharistie, et seulement ce terme. Pas de bénédiction sans rupture, sans fracture. A commencer par la rupture avec son propre moi : « *Celui qui ne se renie pas lui-même n'est pas digne de me suivre* ».

En I Rois 4,42-44 Elisée fait aussi une sorte de multiplication de pains. Jésus fait allusion à un geste prophétique. Il s'inscrit dans la ligne prophétique. On pense aussi à la manne du désert :

Jésus, nouveau Moïse, est un prophète « comme Moïse » (Deut. 18,18). Est-ce que Jésus est donc **prophète** ? Ce qui serait déjà pas mal, puisque le ciel était fermé après le dernier prophète Malachie, selon la tradition juive. Au moment de son baptême, le ciel s'ouvre. De plus Jésus est appelé « Fils d'homme » : dans Ezéchiel, c'est le nom donné au prophète. Dans la tradition de la Sagesse, les Proverbes montrent que la sagesse est hospitalière. Est-ce que Jésus est l'incarnation de la sagesse ! De plus dans Esaïe 25, c'est le Seigneur qui convoque à un grand repas.

Cet épisode pose donc *la question de l'identité de Jésus* : est-il le prophète, la sagesse, Dieu lui-même ?

#### 4. Luc 11,37-46, 52-54

Comment Jésus « attaque »-t-il ? Il a fait un acte de liberté en ne se lavant pas les mains. Quel est le but de cette provocation ? Il veut interpeller, faire réfléchir sur ce que les personnes sont. Il pose cet acte, et reprend les éléments du repas pour interpeller (vaisselle, nourriture).

Pourquoi dit-il « *Maintenant* », vous les pharisiens ? C'est aussi le maintenant de l'Eglise qui lit l'Evangile. Nous sommes impliqués dans ce maintenant.

L'élément central est la relation entre *l'intérieur et l'extérieur*. C'est le problème de l'hypocrisie. La façade que l'on montre. Ce n'est pas la caractéristique des pharisiens, mais de toute institution. Des hommes et des femmes la représentent. Aujourd'hui à Jérusalem, les responsables des Eglises ont toujours une façade pour représenter la pensée officielle. C'est rare d'avoir une relation vraie avec eux. Mais quand on arrive à entrer au delà de la façade, on rencontre parfois des hommes désespérés.

Dans toutes les institutions il y a le problème pour la personne qui la représente d'être elle-même. C'est ce que Jésus explique avec l'image de la tombe. Vous êtes comme ces tombes que personne ne voit : ces gens sont des anonymes. On ne voit pas qui ils sont. Des os qui transmettent l'impureté, mais dont on n'a pas conscience. Ils sont inconsistants, malgré tous les salamalecs des gens qui les suivent. La question que Jésus pose n'est pas tant de caractère éthique, mais il demande : « devant qui vous trouvez-vous ? » Non devant les hommes, mais devant Celui qui a créé l'intérieur et l'extérieur. Devant le Seigneur, du matin au soir, et du soir au matin. Devant le Seigneur qui nous aime.

*La clé de la connaissance* (v. 52). Le rôle du sage est d'ouvrir aux autres la compréhension des Ecritures (voir le récit d'Emmaüs où Jésus ouvre les esprits des disciples). Si j'accapare tout pour moi, j'empêche les autres d'entrer dans la maison de la connaissance. Une vie ne suffit pas pour découvrir tous les recoins de la maison des Ecritures.

*Des fardeaux accablants* (v. 46). Jésus au contraire donne des paroles qu'il vit d'abord lui-même. Ses prescriptions sont un joug, une barre de bois qui repose sur deux dos de bœufs. Jésus donne son joug à porter. C'est lui porte le tout. C'est pourquoi il est léger. Il porte le 95% du poids. Je participe à son effort.

*Malheureux* (v. 42) : c'est une plainte, une lamentation funèbre. Non une imprécation. Jésus proclame une lamentation funèbre sur des vivants. Si maintenant le temps s'arrête, vous tombez dans le malheur. Profitez de ce temps qui vous reste pour trouver la voie du bonheur.

## 5. Luc 14,1, 12-24

Dans Matthieu la parabole est dans le contexte de la fin des temps. Cher Luc dans un tout autre contexte. Il s'agit d'un solennel avertissement à ceux au milieu desquels il vit. Pour lui, il est urgent de prendre conscience du temps dans lequel on vit. Cela est valable pour nous aujourd'hui.

### L'invitation

- Hébreux 1 : les diverses invitations de Dieu par les Pères et prophètes.
- Le serviteur qui invite est maintenant Jésus qui essuie le refus.
- Un dialogue entre le maître et le serviteur : c'est à dire entre Dieu et le Christ.
- Dans la ville : ministère de Jésus auprès du peuple juif, non le dessus du panier, mais les pauvres, les laissés pour compte.
- La seconde invitation lancée aux gens de la route représente la vocation des païens

La stratégie pour remplir la salle est une **stratégie de colère**. Curieux (v. 21), mais typique de Luc. Dans les Actes, Paul suscite l'opposition et est chassé de la synagogue après avoir été bien accueilli. Il déclare alors « *puisque vous ne voulez pas de l'Evangile, je me tourne vers les païens* ». Dans les chap. 9-11 de Romains, il reprend le même argument : le refus d'Israël a provoqué l'annonce de l'Evangile aux païens pour susciter la jalousie des païens. Il faut cependant souligner que c'est une stratégie de salut. L'image de l'olivier sauvage et de l'olivier cultivé reprend cette idée : « *alors tout Israël sera sauvé !* ». Toutes les nations entreront dans Israël.

« *Force-les à entrer* » ! Ce **langage de la coercition** reste problématique. On l'a utilisé à des fins peu évangéliques en justifiant le baptême forcé. François Bovon parle de la coercition de l'amour, la douce violence de celui qui convainc l'autre. Mais il y a sans doute quelque chose de plus fort dans le vocabulaire de Luc. Ce « *Force-les à entrer* » est ce qui se passe dans toute adhésion à l'Evangile. Jésus ne propose pas une suivance à l'essai. Il a toujours été très sec : « *Suis-moi* » ! Pas de possibilité de dire non. Quand c'est Jésus qui le dit, l'autre répond immédiatement. C'est un ordre infallible. Il ne dit pas : « est-ce que cela t'intéresse de me suivre » ? L'autre répondrait alors « non », car qu'offre Jésus ? Il offre de le suivre sur la croix ! C'est tout le contraire de l'auto-réalisation.

On ne peut pas accueillir le Christ sans qu'il y ait une certaine violence. Avec Jonas, Elie, Moïse, l'appel est irrésistible. Et à celui qui résiste, Dieu le convainc et le transforme : Esaïe est purifié, Moïse reçoit une aide, Jérémie est convaincu malgré son jeune âge ; Jonas est renvoyé à Ninive ; Paul est rejoint avec force sur le chemin de Damas. Chacun de nous a subi cette « violence », qui est en fait une violence de salut. Notre liberté ne se trouve pas avant que je dise oui ou non à Dieu, mais celle que je trouve après. Cela va dans le sens contraire de toute la discussion moderne du thème de la liberté.

« *Aucun ne goûtera de mon dîner* ». Conclusion dure. Dans Matthieu elle est encore plus dure : on massacre les invités et on brûle leur ville (cela fait allusion à la destruction de Jérusalem, causée par le refus des juifs). *Mon dîner* : celui du Royaume de Dieu. Un solennel avertissement : fais-je partie de ceux qui ont répondu ou non ? Suis-je disposé à entrer dans la salle du Royaume ou non ?

## 6. Luc 22,7-8, 14-23

Le récit de la cène chez Luc est différent de chez Matthieu et Marc. Jésus prend deux fois la coupe. Dans le repas pascal, il y a quatre coupes. Le rituel commence par la bénédiction de la coupe. Cela signale le passage du temps profane au temps sacré. Jésus montre par là qu'il est entré dans son « *heure* ».

« *Manger cette Pâque avant de souffrir* ». Un jeu de mot entre Pascha (Pâques) et Paschein (souffrir).

*Accomplie dans le Royaume de Dieu* : la Pâque rappelle la libération de l'Égypte. Mais la célébration de cette Pâque attend sa réalisation dans le Royaume de Dieu. Même l'événement de la croix n'est pas l'accomplissement de la prophétie. Tout cela est mis sous le terme hébreu « *Zikkaron* », le mémorial. Pas seulement un exercice de mémoire, mais le geste par lequel un événement du passé ou du futur devient présent. Dans le rituel juif, chaque juif doit savoir qu'il a été libéré hors d'Égypte. Ainsi en célébrant l'eucharistie, on ne fait pas seulement réactualiser un événement passé, mais nous rendons présent le retour du Christ, le Royaume de Dieu. Nous rendons vivant un événement du futur. Cela est très présent dans la liturgie orthodoxe.

Le terme *Zikkaron* a permis la plus grande avancée œcuménique entre catholiques, protestants et orthodoxes. On est sorti des schémas théologiques anciens.

Sur le pain, Jésus dit « *Cela et mon corps donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi* » ! Quel est le sens de « *Cela* » ? Dans le grec c'est un mot neutre. Alors que pain est masculin. Donc *cela* ne qualifie pas le pain, mais ce qui est en train de se passer.

*Cela est* : on a fait des théologies sans fin sur le verbe être. Mais Jésus ne l'a pas prononcé, car en araméen comme en hébreu, il n'y a pas de verbe être.

Pour le juif, *le corps* est fondamentalement l'homme en tant qu'il est capable de relations. C'est notre structure relationnelle. « *Cela est mon corps* » signifie vivre la relation au Christ vivant.

« *Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang versé pour nous* » : il n'y a pas une identification entre le vin et le sang.

En hébreu l'expression *basar vedam*, « chair et sang », signifie « **en chair et en os** », c'est un être vivant. C'est la même chose : dans l'eucharistie, on partage le **Christ vivant**, « en chair et en os ». Je suis nourri du Christ vivant, qui devient source de vie.

Il est surprenant que Jésus institue l'eucharistie au moment de la veille de sa passion, juste après avoir annoncé la trahison de Judas et avant d'annoncer le reniement de Pierre. Les disciples se demandent qui cela concerne. Cela caractérise la condition des disciples. C'est devant ces disciples-là que Jésus institue le cœur de la vie de l'Église.

L'Église est la « *chaste prostituée* », selon les Pères. Réjouissons-nous d'avoir reçu la vie chrétienne de la part de l'Église, notre mère. Ne faisons pas un drame si elle va mal, si elle comme ci ou comme ça. Dieu a choisi cette Église pour être son corps, le moyen par lequel le Christ veut être en relation avec le monde. Il est un époux, dont la dimension fondamentale est d'aimer.

## 7. Luc 24,36-45

Du chap. 4 au chap. 24 de Luc, Jésus n'est jamais nommé comme sujet de la phrase. C'est toujours, « *lui* ». Chose frappante, cela apparaît au verset 39 : « *C'est moi, lui* ». Cela reprend le « *Ani bou* », qui qualifie Dieu lui-même (Deut. 32,39 ; Es. 43,10s...). C'est une reprise du nom de Dieu révélé dans le buisson ardent : « *Je suis celui qui suis* ». Dieu est le grand JE de l'histoire. Jésus apparaît ainsi. Jésus est là au milieu des siens. Il est là avec la paix, car lui-même est la paix.

Le *trouble* vient de la distance entre ce que les disciples ont entendu dire et ce qu'ils voient. Quand la parole devient vraiment réelle, on n'y croit plus ! Le doute appartient à la foi. Il rend la foi

réelle. S'il n'y avait pas de doute, il n'y aurait pas de foi. Dans la foi chrétienne, il y a des éléments de doute, même parmi les plus assurés.

« *Il leur ouvrit l'intelligence* ». Comment le fait-il ? Il prend la loi, les prophètes et les psaumes. Les trois parties de l'Ancien Testament. Il fait un « collier » de versets bibliques, il commente l'Écriture par l'Écriture. C'est la méthode du Midrash. Il ouvre notre cœur à l'intelligence des Écritures en faisant le lien entre les différents passages, pour montrer l'unité de toute l'Écriture.